



MAUD
TABACHNIK

Dans l'ombre du monde

Flammarion

Extrait de la publication

Maud Tabachnik

DANS L'OMBRE DU MONDE

« Un brusque coup de vent, incompréhensible par sa fraîcheur et sa violence, le ranima. Il ouvrit les yeux et vit avancer sur lui une armée de chênes énormes, pendant que sur la façade, les volets claquaient rageusement, la porte s'ouvrait seule en grinçant sur un gouffre noir. Le vent cessa brutalement de souffler. Le maigre croissant de lune fut avalé par une nuée funèbre, et Sandor, anéanti par ces ténèbres démoniaques, entendit la maison rire d'inhumaine façon tandis que passaient sur son corps les lourds troncs de l'armée des arbres. »

Dans un recueil de nouvelles noires et cinglantes, Maud Tabachnik nous livre un état de notre monde dans ce qu'il a de plus insaisissable.

Dans l'ombre du monde

Du même auteur :

- *Ciel de cendres*, Livre de Poche, janvier 2010.
- *Ne vous retournez pas*, Albin Michel, février 2010.
- *Désert barbare*, Albin Michel, juin 2011.

MAUD TABACHNIK

Extrait de la publication

Dans l'ombre du monde

Flammarion [TRIBAL]

HOME SWEET HOME

L'impression que la maison était vivante s'imposait dès que l'on franchissait la grille tarabiscotée qui la séparait des bois alentour. Les fenêtres qui s'ouvraient sur sa façade et sur les murs latéraux semblaient autant d'yeux perçants et d'oreilles tendues, et sa porte massive une sentinelle vigilante et incorruptible.

C'est toutefois ainsi qu'elle apparut à Sandor, cambrioleur infatigable et chanceux. Les rumeurs rapportaient que les propriétaires de cette sombre bâtisse y séjournaient si peu que nul ne les avait encore aperçus, mais qu'ils étaient riches et amateurs d'art. Qualités qui,

pour un homme aussi curieux et actif que Sandor, apparaissaient déterminantes.

Il s'y glissa dès la nuit profonde. La lune, dans son premier quartier, pâle et froide, effleurait à peine la cime des arbres. L'allée qui menait à la maison lui parut ingrate sous ses pieds qu'il tordit plusieurs fois. Les branches sur son passage semblaient se tendre vers lui, allonger leurs griffes, accrocher ses vêtements. Il les maudit à voix basse et serra contre son flanc ses outils de travail qui lui parurent, dans cet univers hostile, le seul élément familier et rassurant.

Il approcha de la lourde porte fermée par une serrure de qualité, mais sans mystère pour un professionnel tel que lui. Il allait s'y mesurer, quand une soudaine inquiétude lui fit lever la tête en direction de la façade, le cœur battant d'angoisse. Il était surveillé. Mais par qui ? Il s'était assuré que la baraque était vide.

Pourquoi cette frayeur irrépressible devant ces ouvertures aveugles qui lui firent l'effet de regards funestes ? Il se passa la main sur le front et se dit qu'il n'avait peut-être plus l'âge pour ce genre d'exercice.

Il recula pour mieux voir, son pied accrocha le bord de la terrasse, le déséquilibrant, et il tomba lourdement sur le gravier où il demeura étourdi.

Un brusque coup de vent, incompréhensible par sa fraîcheur et sa violence, le ranima. Il ouvrit

les yeux, et dans un délire qu'il ne contrôlait plus, vit avancer sur lui une armée de chênes énormes qu'accompagnaient de hauts cyprès gesticulants, pendant que sur la façade, les volets claquaient rageusement en même temps que battaient les vantaux des fenêtres, et que la porte s'ouvrait seule en grinçant sur un gouffre noir qui semblait inviter quelque imprudent à franchir son seuil, comme le ferait une sorcière tendant avec perversité une infâme décoction en guise de nectar.

Il crut perdre la raison et serra les paupières à se faire mal.

Le vent cessa brutalement de souffler. Le maigre croissant de lune fut avalé par une nuée funèbre, et Sandor, anéanti par ces ténèbres démoniaques, entendit la maison rire d'inhumaine façon tandis que passaient sur son corps les lourds troncs de l'armée des arbres.

COUPS DE POUCE

Ils se regroupèrent près du corps allongé sur le ventre, dans une position quasi fœtale, jambes repliées et bras coincés sous le buste, affalé contre le mur crasseux d'une ruelle sordide. Semée de poubelles trop pleines et de sacs d'ordures éventrés par les rats, percée de loin en loin des portes de secours de plusieurs restaurants et cafés, la ruelle constituait déjà un purgatoire.

Solomon s'accroupit malgré son genou douloureux et reconnut l'expression d'horreur qui déformait le visage du cadavre. *Rictus sardonius*. Soulevant la tête avec précaution, il repéra les autres signes. Du vomi mêlé à de l'écume

aux coins des lèvres. Il se releva en évitant de s'appuyer sur sa jambe gauche.

— Qui l'a trouvé ? demanda-t-il aux deux inspecteurs appelés les premiers sur les lieux et qui faisaient la gueule en raison de son arrivée et de celle de son adjointe.

L'un d'eux, engoncé dans un manteau trop chaud pour la saison, désigna une femme parlant avec volubilité à un flic en uniforme qui l'écoutait sans impatience.

— C'est elle. Il s'est pratiquement écroulé à ses pieds.

Solomon remercia d'un hochement de tête et, suivi de Himes, rejoignit la femme.

Le duo Solomon-Himes en avait surpris plus d'un. Solomon en était à sa trentième année à la NYPD et avait promené sa longue silhouette dans à peu près tous les coins de New York. Ce qui n'avait en rien entamé son flegme naturel et son subtil détachement devant les manifestations de la nature humaine, aussi effrayantes soient-elles.

L'histoire de sa famille, dont les cadavres enrichissaient la fertile terre ukrainienne des années nazies, expliquait probablement le regard rarement surpris que ce dandy posait sur les agissements de ses congénères. C'était du moins ce qu'en avaient conclu ses amis.

Jody Himes, son adjointe, était une Noire de Birmingham, cette ville d'Alabama qui dans les

années soixante avait été le théâtre des premières émeutes des Noirs pour les droits civiques.

Elle en avait gardé une colère rentrée et une grande méfiance vis-à-vis de la communauté blanche, bien qu'elle fût forcée de reconnaître que des Blancs étaient à l'origine de la lutte dans le Mississipi, en y laissant leur vie pour quelques-uns d'entre eux.

— Bonjour, madame, salua Solomon, affable, qui aimait jouer de sa distinction naturelle afin de désarmer une éventuelle hostilité. C'est vous qui avez découvert le corps ?

— J'ai failli buter d'dans ! s'exclama la femme, habillée trop court et de couleurs flashy.

— Je croyais qu'il était tombé devant vous...

— Pas du tout ! Je tournais le coin de rue rapidement parce que je suis pas une à traîner, et boum, je manque m'affaler sur ce pauvre garçon !

— Vous le connaissiez ?

— Moi ? Pas du tout ! Pourquoi j'irais le connaître ? Je suis juste tombée dessus !

L'un des deux inspecteurs restés près du corps rejoignit Solomon.

— Le toubib vient d'arriver. Vous voulez venir ?

Solomon le regarda en se mordant pensivement les lèvres. Son hostilité était patente. À son regard on reconnaissait le flic usé qui accusait les autres de ses échecs. Il ne devait pas faire bon être interrogé par lui, pensa-t-il.

— J'y vais.

— Qu'est-ce que je fais, moi, m'sieur ? demanda la femme. Faut que je reste ?

— Non, excusez-moi, vous pouvez rentrer chez vous. Passez demain au commissariat pour faire votre déposition.

— À quelle heure ?

— Oh, dans la matinée...

Il la salua et revint vers le corps auprès duquel s'affairait Wolfvitch, le légiste.

— Il a des papiers ? demanda-t-il au flic engoncé dans son manteau.

— Ouais. Ils lui ont laissé son portefeuille et même pas piqué son blé ! répondit-il d'un air outré. David Watson, trente-cinq ans, 1124 6^e Avenue, lut-il sur son permis de conduire. Il tira une carte de visite. Alors... voyons... responsable commercial chez... Transcontinent...

— Merci. Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda Solomon au légiste.

— Pas dur, vous avez vu la grimace ? renvoya Wolfvitch.

— Strychnine ?

Le toubib se redressa en haussant les épaules.

— Probable. C'est du nouveau. Je vous enverrai le compte-rendu demain ou après-demain. Au fait, qui s'occupe de l'affaire, vous ou eux ? demanda-t-il en désignant les deux inspecteurs groupés près du corps comme s'ils gardaient un trésor.

Solomon haussa les épaules.

— S'ils en veulent, je leur laisse, j'ai plus beaucoup de cases à cocher sur mon tableau, mais ça ne dépend pas de moi et c'est dans mon secteur.

— Alors à vous le gros lot ! répondit le toubib en faisant signe aux brancardiers d'enlever le corps. À propos, ajouta-t-il avant de remonter dans sa voiture, qu'est-ce que vous pensez de la guerre en Irak ?

Solomon haussa une nouvelle fois les épaules.

— Je ne m'occupe pas de la guerre des autres, j'ai assez des miennes.

Il le salua et revint vers ses collègues qui discutait près du corps avec Himes.

— Il était marié ? demanda Solomon au flic qui tenait les papiers du mort.

— J'sais pas. Vous avez remarqué qu'il habite pas loin ?

— Vous y êtes allé ?

Le flic ricana.

— J'ai pas encore des ailes !

— Bon, eh bien, je vais me farcir la corvée. Vous venez, Himes, ou vous retournez au poste ?

— Je vous accompagne.

— Dans ce cas, messieurs, je vous salue et vous serais reconnaissant de remettre votre rapport le plus tôt possible.

Le 1124 était un de ces immeubles des années cinquante en brique rouge, avec son échelle d'incendie toujours un peu rouillée, qui avaient servi d'ateliers à toute une génération de confectiionneurs et étaient devenus hyper branchés par la grâce de quelques artistes. Ce qui avait quadruplé leur prix en moins de cinq ans.

L'immeuble de quatre étages n'avait pas de portier, et Solomon sonna au bouton marqué Watson.

— Oui ? répondit une voix féminine.

Solomon détestait cette démarche obligée d'annoncer la mort d'un parent à quelqu'un qui n'a rien demandé.

— Lieutenant Solomon, du 11^e Princtp, annonça-t-il. Pourrait-on vous parler, madame ?

— Troisième étage, répondit la voix tandis que la porte s'ouvrait.

— Pas méfiante, remarqua-t-il en regardant son adjointe.

— Il y en a encore qui ne sont pas paranos, à New York ? feignit-elle de s'étonner.

Il n'y avait pas d'ascenseur et ils durent s'appuyer les trois étages à pied, ce qui obligea Solomon à une petite gymnastique pour ne pas forcer sur son genou.

— Ça va pas mieux ? demanda Himes.

— Ça dépend des jours. Du climat, de mon humeur, que sais-je encore, soupira-t-il en débarquant sur le palier du troisième.

La porte de droite s'ouvrit avant qu'ils aient frappé et une femme apparut.

— Madame Watson ? s'enquit Solomon.

— Oui, qu'est-ce qui se passe ?

— Pouvons-nous entrer ? répondit-t-il en montrant sa carte ainsi que son adjointe.

Elle s'effaça et ils pénétrèrent dans un appartement agréable et clair.

— Madame Watson, commença Solomon en se tournant vers elle, je crains d'avoir une très mauvaise nouvelle à vous annoncer.

La femme ne broncha pas.

— Pouvons-nous nous asseoir ? demanda-t-il.

— Faites.

— Vous aussi, s'il vous plaît.

Avec une certaine réticence, la femme prit place sur le canapé en face du leur. Elle était grande et mince avec des cheveux qui tombaient raides de chaque côté du visage. Elle était assez jolie si on oubliait sa mine sévère.

— Nous sommes là, commença Solomon, parce qu'il est arrivé un accident à votre mari.

Trente ans de métier et toujours aussi maladroit. Mais celui qui saura annoncer à une femme que son époux, peut-être sorti pour chercher du lait, ne reviendra plus, celui-là

sera considéré comme un bienfaiteur de l'humanité.

Cependant, à l'étonnement des deux flics, la femme manifesta si peu d'émotion que Solomon fut tenté de répéter, craignant qu'elle n'ait pas entendu ou qu'elle n'ait pas compris.

— Quel genre d'accident ? demanda-t-elle.

Solomon eut une grimace embarrassée.

— Ce n'est pas exactement un accident.

— Quoi alors ? Il est mort ?

Même Himes, qui cultivait l'impassibilité, sursauta. Le ton était celui d'une question du genre : Un sucre ou deux ?

— Oui, hélas, madame.

Elle se leva et fit le tour du canapé, les yeux perdus.

— Où est-il ?

— Le corps a été emmené à l'institut médico-légal pour y subir une autopsie. Je suis désolé.

— D'après vos cartes vous êtes de la Criminelle, dit la femme. Pourquoi vous ? Ce n'est pas un accident ?

— Il semblerait qu'il ait été empoisonné...

Elle se retourna vers Solomon.

— Empoisonné ?

Et toujours cette même distance dans le ton. Où cette femme cachait-elle ses émotions ?

— Heu... excusez-moi, il faudrait venir...

— Reconnaître son corps, c'est ça ?

— Exactement, madame. Je suis désolé.

— Vous l'avez déjà dit.

Solomon lança un regard effaré à Himes.

— Je comprends... votre trouble... commençait-il.

— Finissons-en, dit-elle, je prends une veste et je vous accompagne.

Elle partit dans leur voiture pour la morgue. Raide de la tête aux pieds, ne prononçant pas un mot, les yeux rivés sur le pare-brise.

— S'il vous plaît, c'est par ici, indiqua Solomon lorsqu'ils furent arrivés.

Ils traversèrent deux couloirs sinistres conduisant à une salle qui l'était encore plus, celle où l'on conservait les corps.

L'autopsie n'était pas commencée et le corps emmené directement au « frigidaire » avait gardé une couleur presque normale. Wolfowitch descendit le drap de dessus le visage.

Madame Watson le regarda un long moment, et dit :

— C'est lui.

Wolfowitch lança à Solomon un regard éberlué et rabattit le drap.

— Merci, madame, dit Solomon. Accepteriez-vous de me suivre au commissariat où je vous poserai quelques questions, ou préférez-vous que nous remettions ça à demain, par exemple ?

— Finissons-en, coupa-t-elle.

Pendant que le sergent Himes accompagnait madame Waston à la voiture, Wolfowitch dit à Solomon en grimaçant :

— Heureux d'être divorcé, les veuves ne sont plus ce qu'elles étaient, soupira-t-il.

— Faut dire que celle-là a de la maîtrise, répondit-il en secouant la tête. Ou son mari était une brute, ou c'est elle.

— Ou c'est elle qui l'a tué... termina Wolfowitch dans un sourire grinçant.

— Depuis quand ce sont les toubibs qui font les enquêtes ? renvoya Solomon.

— Depuis que les inspecteurs sont trop nuls, répondit Wolfowitch d'un ton sarcastique.

— Bon, *ciao*, Wolfo, contente-toi de découper et laisse penser les penseurs.

Il rejoignit Himes et madame Watson qui l'attendaient dans la voiture.

— Excusez-moi, dit-il en s'asseyant, il fallait que je voie quelque chose avec le médecin.

Aucune ne répondit et la voiture démarra en direction du commissariat.

Ce qui frappait toujours Solomon dans ces cas-là, c'est que quoi qu'il se passe, le monde continuait de tourner pour les autres.

Un jeune type avait été empoisonné de la pire façon qui soit, et les gosses continuaient de jouer au ballon dans la rue, les adultes à vaquer

MAUD TABACHNIK commence sa carrière en tant que kinésithérapeute. Elle est passionnée de cinéma et surtout de lecture et de poésie. Elle écrit son premier roman, *La Vie à fleur de terre*, en 1991. Ses thrillers politiques sont un coup de poing dans l'univers tyiquement machiste des auteurs de polars. Plusieurs de ses romans policiers se déroulent aux Etats-Unis car, dit-elle, « c'est un pays où tout peut arriver ».

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Dépôt légal : février 2012
N° d'édition : L.O1EJEN000711.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse